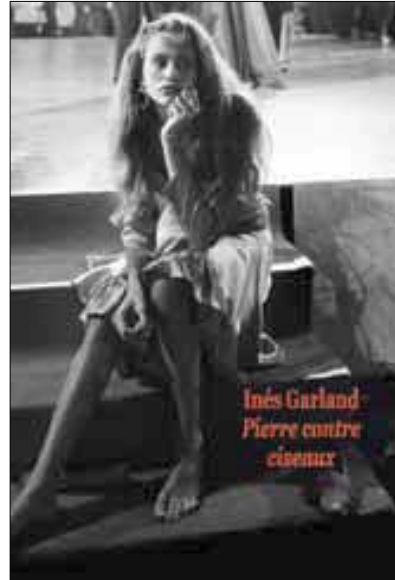


Pierre contre ciseaux

d'Inès Garland

Entre enfance et adolescence, en Argentine, des jours marqués par le rythme du fleuve et le vent de l'Histoire. Un récit personnel, fragile et retenu, qui prend une dimension universelle.

Alma passe tous ses week-ends avec ses parents en dehors de Buenos Aires, dans leur petite maison sur une île du delta du Paraña. Elle y retrouve Carmen, sa meilleure amie, et son frère Marito qui vivent là, modestement, chez leur grand-mère. Avec le fleuve et ses îles pour territoire, le hasard pour arbitre : pierre contre ciseaux, leur enfance grimpe en pente douce vers l'adolescence qui modifie insensiblement les jeux et les complicités. Jusqu'à ce que surviennent les premiers secrets, les premières amours, les premières trahisons et les longs dimanches de solitude. Inès Garland donne la parole à son personnage pour une chronique nostalgique des douces années de l'enfance puis de celles, plus difficiles, de l'entrée dans l'âge adulte. De l'innocence heureuse aux ecchymoses du cœur, on suit l'itinéraire sentimental d'une héroïne qui subit la vie plus qu'elle ne la choisit, se coule dans les choix des autres, vibre de leurs vies et de leurs tragédies. Très vulnérable, très attachante. La romancière lui fait découvrir au fil des étés les premières difficultés de la vie, autant d'épreuves qui font grandir : le corps qui change et que l'on n'aime pas encore, l'amitié que l'on trahit parce qu'on veut



plaire à n'importe qui, l'amour qui fait battre le cœur différemment, et les yeux qui s'ouvrent sur un monde autre que celui des valeurs familiales. Roman d'apprentissage, donc.

Roman d'atmosphère aussi, avec pour cadre symbolique le delta où les fleuves se mêlent, où les îles se modifient au fil des crues, mais où le danger de l'eau épargne miraculeusement les enfants. La romancière, amoureuse du lieu, y promène le lecteur et multiplie les points de vue au gré de péripéties secondaires qui dévoilent la vie des adultes : amours clandestines, clivages sociaux et engagements politiques, générosité et petites bassesses quotidiennes, tout cela sonnait juste. Quand l'Histoire s'invite dans la deuxième partie du roman – l'année noire de 1976 –, le clivage qu'elle opère n'a rien d'artificiel ou de démonstratif : l'harmonie d'avant était fragile ; la violence ne change pas la donne, elle l'explicite.

Le récit, enfin, rythmé par les battements du cœur de sa narratrice, constitue une méditation sur l'existence. La violence politique et l'épisode tragique qu'elle introduit – qui met un terme à l'intrigue sentimentale – n'en font pas un roman politique ou historique. Le malheur peut prendre bien des formes, celle de la dictature entre autres. Certes, il signe toujours la fin de l'innocence ; mais que peut-il contre l'amour de la vie et la force du bonheur vécu ? Le dénouement, pudique et fort, est une leçon de vie optimiste servie par la sobriété de l'écriture et l'excellence de sa traduction ! ●

C.B. et A.V.

& & & &

► Argentine ► Innocence ► Apprentissage

Trad. de l'espagnol par Sophie Hofnung

École des loisirs, 2014 ; 228 p.

ISBN : 978-2-211-21762-0

16 €

Extraits

« Le jour où j'ai fait la connaissance de Carmen et de Marito, le jardin de l'île s'était réveillé sous les eaux. Les arbres semblaient flotter tout droit, et les maisons sous pilotis des voisins, sur la rive d'en face, ressemblaient à des bêtes aquatiques perchées sur leurs grandes pattes. Je suis sortie sur la terrasse sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller mes parents. Je voulais aller jouer dans le jardin avant qu'ils ne voient le spectacle de la crue, car j'étais bien la seule à aimer les débordements du fleuve. Pour eux, ça voulait dire surélever les meubles et le frigidaire, puis rentrer à Buenos Aires. L'eau recouvrait cinq des dix marches de la maison. J'ai mesuré la profondeur : juste au-dessus du genou, parfait pour aller jouer au fond du jardin entre les mandariniers et les kumquats, là où les adultes ne mettaient les pieds que le dimanche soir, les mois d'hiver, pour remplir un panier de fruits à rapporter en ville. Je marchais à grands pas, les bras en balancier pour garder l'équilibre, frôlant l'eau du bout de mes doigts – de mes ailes, devrais-je plutôt dire : j'étais un immense oiseau sur le point de prendre son envol –, la boue glissait entre mes orteils et des brins d'herbe arrachés se collaient à mes jambes. »



Extrait des pages 11 et 12

« Maman a frappé à ma porte vers midi pour me demander si je voulais sortir déjeuner avec eux. Je lui ai répondu que je n'avais pas faim et que je préférais rester. Je me suis mise à penser que la seule personne à qui j'aurais pu raconter ce qui s'était passé était Carmen. À coup sûr, elle aurait trouvé un moyen pour ne pas voir les choses sous un jour si sombre ; elle l'avait toujours fait. Soudain, l'avoir perdue était la chose la plus triste qui m'était arrivée de toute ma vie. Quand papa et maman sont rentrés du restaurant, j'étais devant la télé. Ils ont commencé à me raconter avec enthousiasme qu'ils étaient tombés sur une amie perdue de vue depuis des années. Ils étaient tout à leur joie de ces retrouvailles et ne se sont rendu compte de rien. J'ai su alors qu'il y a des choses que l'on porte en soi que les autres ne peuvent pas voir et que la vraie solitude est de se taire sans trouver aucun réconfort en personne, et sans même le chercher. Comme si le silence était le destin des choses qui font le plus souffrir. »



Extrait de la page 152



© FOROLIA

« Nos anciens nous ont appris que la célébration de la mémoire est aussi une célébration du lendemain... La mémoire, ce n'est pas se tourner corps et âme vers le passé, ce n'est pas un souvenir stérile qui parle de rires ou de larmes. La mémoire est l'un des sept guides dont le cœur humain dispose pour diriger ses pas. Les six autres sont la vérité, la honte, la conséquence, l'honnêteté, le respect envers soi-même et envers les autres, et l'amour. »

Subcomandante Marcos



Extrait de la page 225

Points forts

- Le récit d'une enfance comme perte de l'innocence
- Une tranche de vie qui flirte avec la nostalgie, sans y céder
- Le poids de l'Histoire sur les destins individuels, traité sans pathos

Questions à...

Inès Garland

Pierre contre ciseaux et l'écriture du « moi »...

Dans chaque scène, on pourrait identifier des souvenirs de ma vie dans le creuset des images et des émotions qui se libèrent quand j'écris. Mais de strictement autobiographique, il n'y a que le cadre géographique et mes seize ans au moment du coup d'État militaire qui a meurtri pour toujours la société argentine.



© VÉRONIQUE PÉRIOT

Un roman né des caprices du fleuve...

L'histoire m'est venue avec l'image du jardin inondé après la crue et Alma marchant dans l'eau à la rencontre de Carmen. Mon idée était d'écrire une nouvelle. Mais chaque personnage nouveau apportant son histoire, ses projets, j'ai vite su que ce ne serait pas une nouvelle.

La pulsion de l'écriture et la vérité de la fiction...

Certains écrivains peaufinent leur plan dans les détails, moi je me laisse porter par les images qui apparaissent au fur et à mesure, sans savoir vraiment où je vais. Pour moi, écrire, c'est plonger dans un monde émotionnel qui se traduit en images pleines de textures, de parfums et de sons qui donnent l'atmosphère du texte. Quand j'ai découvert où me menait cette histoire, je me suis interrompue quatre mois entre la première et la seconde partie, parce que je ne voulais pas aller là où elle me conduisait. L'enfance de mes personnages était achevée et je ne voulais pas avancer. Mais j'ai été fidèle à ce que

« **Pour moi, écrire, c'est plonger dans un monde émotionnel qui se traduit en images (...) qui donnent l'atmosphère du texte** »

m'imposait le récit. Et le récit était fidèle à ses propres lois. Par la suite, je me suis beaucoup interrogée sur la fin à laquelle j'étais arrivée et j'ai eu le sentiment d'une cohérence véritable, d'une vérité intrinsèque au récit. Même

si cette vérité puise aussi au plus profond de ce qui s'est passé dans mon pays.

Au lecteur d'en faire son histoire...

Je suis vraiment heureuse que ce roman soit lu par des lecteurs d'autres pays avec d'autres histoires, et qu'ils y trouvent l'émotion de ces années d'apprentissage, les rêves et les déceptions, la douleur des pertes, ces pertes qui semblent être définitives et pourtant aux-

quelles nous survivons. Dans ce sens, ce roman est un roman optimiste, car malgré la peine, malgré la déchirure, nous, les êtres humains, avons probablement un désir d'aimer et d'être plongés dans l'expérience de la vie qui va plus loin que l'obscurité. ●

Propos recueillis par mail par Claudine Bergeron avec l'aide de Sophie Hofnung, traductrice.



Sophie Hofnung. © DR

Biographie

Inès Garland est née à Buenos Aires (Argentine) en 1960. Elle se consacre aujourd'hui à l'écriture de romans et de nouvelles où l'autobiographie se mêle à la fiction. Elle est également traductrice et anime des ateliers d'écriture créative. Elle était présente au récent Salon du livre de Paris en mars.

Piedra, papel o tijera, (Alfaguara, 2009) : Prix de l'Association de littérature de jeunesse d'Argentine (ALIJA), *Meilleur livre de la jeunesse argentine*. La seule de ses œuvres actuellement traduite en français sous le titre **Pierre contre ciseaux** (l'école des loisirs, 2014).